

# La métaphore et la métonymie

Aux sources rhétoriques des théories sémantiques modernes

*Brigitte Nerlich*

“Le retour de la rhétorique parmi les préoccupations de tous ceux qui s’intéressent au langage suscite un véritable engouement, et la métaphore, cette reine des figures, pourrait bien devenir la coqueluche des cénacles et des salons...” [Le Guern, 1973, p. 7].

## 1. Introduction

Dans son résumé d’un article de 1995, Sylvain Auroux écrit :

“Dans cet article, on s’efforce de montrer [...] que *l’origine technique des théories de la signification se trouve dans la rhétorique (théorie des tropes) et la théorie de la synonymie*” [Auroux, 1995, p. 232, c’est nous qui soulignons].

Dans cet article-ci, je vais essayer de montrer que cette influence rhétorique sur les théories du signe et les théories de la signification, sur la sémiotique et sur la sémantique, s’est exercée plusieurs fois, d’une façon plus ou moins indépendante. Pour les théories de la signification en particulier, on peut en effet distinguer plusieurs vagues d’influence d’idées rhétoriques, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu’à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c’est-à-dire depuis la construction de la sémantique comme discipline linguistique jusqu’à sa reconstruction comme discipline cognitive.

Le parcours de cet article nous menera donc de ce passage de Du Marsais qui peut être regardé comme le prélude à la sémantique moderne :

“(…) il n’y a rien de si naturel, de si ordinaire, et de si comun que les Figures dans le langage des homes. (…) En éfet, je suis persuadé qu’il se fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu’il ne s’en fait en plusieurs jours d’assemblées academiques. Ainsi, bien loin que les Figures s’éloignent du langage ordinaire des homes, ce seroient au contraire les façons de parler sans Figures qui s’en éloigneroient, s’il étoit possible de faire un discours où il n’y eût que des expressions non figurées” [Du Marsais, 1757, I, 1].

au passage suivant du livre *More Than Cool Reason* de Lakoff et Turner :

“It is commonly thought that poetic language is beyond ordinary language — that it is something essentially different, special, higher, with extraordinary tools and techniques like metaphor and metonymy, instruments beyond the reach of someone who just talks. But great poets (...) use basically the same tools we use ; what makes them different is their talent for using these tools, and their skill in using them, which they acquire from sustained attention, study, and practice.

Metaphor is a tool so ordinary that we use it unconsciously and automatically, with so little effort that we hardly notice it. (...) metaphor is an integral part of our ordinary everyday thought and language. (...) [It] allows us to understand ourselves and our world in ways that no other modes of thought can” [Lakoff, Turner, 1989, Préface].

[On pense communément que le langage poétique transgresse le langage ordinaire — qu’il est essentiellement différent, spécial, plus élevé, employant des instruments et des techniques comme la métaphore et la métonymie, des instruments qui ne sont pas à la disposition des gens qui parlent dans la rue. Et pourtant les grands poètes (...) utilisent au fond les mêmes instruments que nous ; la seule différence c’est qu’il les utilisent avec plus de talent, un talent qu’ils ont acquis par l’étude et la pratique.

La métaphore est un instrument si ordinaire que nous l’utilisons sans en avoir conscience, automatiquement, avec un minimum d’effort. (...) [Il] nous permet de nous comprendre nous-mêmes et le monde dans lequel nous vivons, et cela beaucoup plus facilement que d’autres modes de pensée.]

Pour des raisons d’espace on ne peut naturellement discuter qu’une sélection assez restreinte et subjective de textes qui jalonnent ce parcours de Du Marsais à Lakoff et Turner<sup>1</sup>.

## 2. La première vague : les rhétoricismes

La première vague d’influences, qui vite devint inondation, avait sa source dans la rhétorique ancienne (Aristote, Cicéron, Quintilien, Vossius, Ramus, Fouquelin, Lamy...) et s’approchait des profondeurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles quand les philosophes, anthropologues et linguistes découvrirent la richesse de l’esprit humain, sa créativité et, avant tout, le lien étroit entre l’esprit et le langage. Ce fut un temps où la rhétorique s’épanouissait et où l’on établissait un lien direct entre les figures de rhétorique (les tropes en particuliers), les mécanismes d’association cognitive, les mécanismes d’expression linguistique, et les mécanismes du changement de sens à travers le temps.

<sup>1</sup>Pour plus d’informations sur le sujet traité dans cet article, cf. Ricœur [1975], Todorov [1977] ; Schmitz [1985] ; Hülzer [1987] ; Conley [1990] ; Plett [1977, 1996] ; Nerlich [sous presse, b] ; Fahnestock [sous presse] ; Jaffé [sous presse].

Ce fut également un temps pendant lequel on s'efforçait de confirmer la thèse lockienne selon laquelle les noms pour les idées abstraites ont leur source métaphorique dans les idées sensibles. La sémiotique lockienne fut en effet la source de maintes théories du signe et du sens, développées en Europe et aux États-Unis. En Angleterre, la rhétorique fleurissait sous l'influence de la philosophie de la rhétorique de Burke, Campbell, Blair et Priestly (cf. [Formigari, 1993 ; Schmitz, 1985]), qui tous contribuèrent à une nouvelle "philosophie de la rhétorique". Aux États-Unis, la rhétorique fut réinterprétée philosophiquement dans la sémiotique développée par Peirce.

Mais l'influence de Locke se faisait également sentir en Allemagne et en France. On reviendra à l'œuvre de Lambert, influencée par Locke, plus bas. Il suffit de dire ici que l'exemple donné par Locke dans son chapitre sur les mots dans son *Essay on Human Understanding*, "Spirit, in its primary Signification, is breath" [l'esprit dans sa signification première signifie *breath*] [Locke, 1689, III, i, 5, p. 403], est proposé sans modifications et dans une traduction directe dans l'entrée "Metapher" du dictionnaire grammatical et critique d'Adelung [1798, p. 192] "Eigentlich sind unsere meisten Wörter Metaphern. Das Wort *Geist*, wenn es ein unkörperliches vernünftiges Wesen bezeichnet, ist eine Metapher, weil es eigentlich den Wind bedeutet" [La plupart des mots sont en effet des métaphores. Le mot *esprit* est une métaphore quand il signifie un être non corporel et raisonnable, parce que normalement il signifie le vent].

On sait bien que le passage dans lequel Locke parle de la métaphore fut le catalyseur pour les recherches françaises d'un Condillac et d'un de Brosses parmi tous ceux qui essayèrent de comprendre le fonctionnement de l'esprit humain à travers une analyse étymologique et sémiologique du langage.

Cette épistémologie étymologique fut attaquée par Turgot qui dénonçait ce type de recherche comme de la "métaphysique expérimentale" [Turgot, 1756, p. 109a]. Turgot et Du Marsais, l'un plus radicalement que l'autre, développèrent par contre une sémantique synchronique et diachronique d'ordre cognitif et culturel (cf. [Swiggers, 1989]). En Allemagne, l'œuvre sémiotique d'un Lambert sur la cognition symbolique et métaphorique faisait contrepartie à l'œuvre de Turgot, et celle de Bernhardi à celle de Du Marsais (cf. [Schlieben-Lange, Weydt, 1988]). Tous ces chercheurs contribuèrent à une nouvelle "philosophie rhétorique" (cf. plus bas).

## 2. 1. Lambert : aux sources du cognitivisme rhétorique

La philosophie du langage, de la cognition symbolique et de la métaphore, proposée par Lambert dans son *Neues Organon* [1764] est d'une modernité étonnante (cf. [Ungeheuer, 1980 ; Hülzer, 1987 ;

Knobloch, 1997, p. 128]. Lambert postule une triple structure sémantique du langage : (1) la fondation de cet édifice sémantique est constituée par les mots de base (*Wurzelwörter*), dont la signification se fonde sur l'*ostension* pure et simple ; (2) suivent les mots métaphoriques, construits à partir de ces mots de bases par un processus de *comparaison* et d'imagination fondé sur un *tertium comparationis* ; (3) finalement, il y a les mots qui gagnent leur signification par un processus de *définition*, une définition qui emploie les mots de base et les mots métaphoriques. Ces mots fondés sur des définitions peuvent à leur tour fonctionner comme mots de base et le processus complexe de la création de sens recommence (cf. [Lambert, 1764, Préface])

<sup>2</sup>Ce passage est directement comparable au passage de Bréal qui suit, mais Bréal ajoute une perspective communicative à la perspective cognitive de Lambert : "Un fait qui domine toute la matière, c'est que nos langues, par une nécessité dont on verra les raisons, sont condamnées à un perpétuel manque de proportion entre le mot et la chose. L'expression est tantôt trop large, tantôt trop étroite. Nous ne nous apercevons pas de ce défaut de justesse, parce que l'expression, pour celui qui parle, se proportionne d'elle-même à la chose, grâce à l'ensemble des circonstances, grâce au lieu, au moment, à l'intention visible du discours, et parce que chez l'auditeur, qui est de moitié dans tout langage, l'attention, allant droite à la pensée, sans s'arrêter à la partie littérale du mot, la restreint et l'étend selon l'intention de celui qui parle" [Bréal, 1897, 1925, p. 106].

À travers cette triple structure sémantique et cognitive, Lambert essaie de répondre à la question fondamentale pour toute recherche sémiotique et sémantique, à savoir : d'où vient le sens des mots ? Selon Lambert le sens vient de l'*ostension*, de la *comparaison* et de la *définition*, des processus dans lesquels les mots de bases sont sémantisés par des procédés perceptuels et cognitifs de conceptualisation de plus en plus complexes.

Pour Lambert, il n'y a pas une relation simple d'association entre mots et idées, l'idée donnant aux mots leur signification et les changements de signification étant le résultat d'un changement des liens associatifs entre les idées (changement par métaphore, métonymie ou synecdoque comme le disaient Fontanier et Reisig, cf. plus bas). Pour Lambert, il y a deux niveaux : le *niveau interne* des concepts et des procédés de conceptualisation (la comparaison et la définition, fondées eux-mêmes sur la perception et l'*ostension*), et le *niveau externe* des mots et des procédés de transformation (la métaphore). Ces deux niveaux sont intimement liés : les mots structurent les connaissances et peuvent être employés pour le transfert des connaissances ; les connaissances, les conceptualisations, et les procédés cognitifs à leur tour structurent le sémantisme des mots. Les mots sont la face expressive des concepts (cf. [Hülzer, 1987, p. 50]).

Mais comme il y a toujours plus de concepts que de mots, les mots doivent étendre leur signification, ils doivent devenir polysémiques. Et ils deviennent polysémiques à travers des emplois métaphoriques réitérés :

"Da die Sprache nur eine gewisse Anzahl von Wörtern hat, die lange nicht zur Bezeichnung aller Begriffe und ihrer Modificationen zureicht, so kann man auch nicht durchgehends fordern, dass jedes Wort einen ganz bestimmten Umfang in der Bedeutung haben soll. Wir würden dadurch nothwendig nicht mehr Begriffe bezeichnen können, als Wörter in der Sprache sind. Daher kömmt es, dass wir nicht nur vieldeutige Wörter haben, sondern dass auch die Bedeutung von sehr vielen Wörtern bald enger bald weiter genommen wird" [Lambert, 1764, Aleth. II, § 156]<sup>2</sup>.

[Comme une langue n'a qu'un nombre limité de mots à sa disposition, qui ne suffisent nullement à la désignation de tous les concepts et de leurs modifications, on ne peut pas exiger que la signification de chaque mot soit d'une extension bien définie. Si cela était le cas on ne pourrait jamais désigner plus de concepts qu'il y a de mots dans une langue. Il en résulte que la plupart

des mots sont polysémiques et que l'extension des mots est parfois plus restreinte, parfois plus étendue.]

Les métaphores à leur tour sont fondées sur le principe de l'*analogie*, selon lequel il nous est possible de voir des similarités entre deux choses — c'est un processus de perception cognitive, de perception transposée pour ainsi dire (cf. [Lambert, 1764, Sem. V., §. 191]). Et nous voilà de retour chez Locke (et Aristote) :

“Hingegen ist es schon längst eingeführt, daß wir das sichtbare mit dem unsichtbaren, die Körperwelt mit der Intellectualwelt, die Empfindungen mit den Gedanken vergleichen, und vor beyde einerley Wörter und Ausdrücke gebrauchen. Die Worte erhalten dadurch nothwendig eine doppelte und zuweilen auch vielfache Bedeutung. Ein Licht im Zimmer haben, und Licht in den Gedanken haben, sind soche Redensarten” [Lambert, 1764, Aleth. I., §. 45].

[On sait bien depuis longtemps que nous comparons le monde visible avec le monde invisible, le monde du corps avec le monde intellectuel, les émotions avec les pensées, et que nous employons les mêmes mots et expressions pour ces domaines. Les mots obtiennent par cela même une double et même une multiple signification. Avoir une lumière dans la chambre et avoir des lumières sont de telles façons de parler.]

Ce rhétoricisme *cognitif* à base philosophique et lockienne — qu'on retrouve dans l'œuvre d'un Gerber en Allemagne, d'un Bréal en France et de Lakoff et Johnson aux États-Unis — a directement inspiré les théories du sens d'un Peirce et d'un Husserl, comme Jakobson l'a indiqué dans son *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique* [Jakobson, 1975]. Ce rhétoricisme cognitif fit contrepartie au rhétoricisme *traditionnel* et éducationnaliste pour lequel la rhétorique fut l'art de *bien* parler et pour lequel les figures, comme la métaphore et la métonymie, sont des écarts de la norme. Ce point de vue fut encore défendu par Fontanier dont l'œuvre se situe donc à la fin de la rhétorique traditionnelle (cf. [Ricœur, 1975, p. 63-86 ; Todorov, 1977, chap. 3]).

## 2. 2. Fontanier : à la fin de la rhétorique traditionnelle

Fontanier écrivit son *Manuel pour l'étude des Tropes* en 1821 et son *Traité général des figures du discours autres que les tropes* en 1827 (tous les deux republiés en 1968 par les soins de Gérard Genette). Il écrivait dans la tradition des entrées sur les figures de Du Marsais et de Beauzée pour l'*Encyclopédie*, mais ses écrits montrent également des similarités avec ce qui fut publié en matière de philosophie du langage par Roth et Bernardi et avec les leçons sur la sémasiologie données par Reisig à la même époque. Comme Reisig, mais suivant directement les leçons de Beauzée, Fontanier fonde sa distinction des tropes majeurs (depuis Beauzée réduits à la métaphore, la métonymie et la synecdoque) sur la

façon dans laquelle les idées sont associées entre elles, et comme Reisig il voit dans le langage un instrument pour la représentation des pensées [Fontanier, 1968, p. 41]. Il distingue (avec Beauzée, cf. [Beauzée, 1783, p. 698 ; Douay-Soublin, 1990]) les rapports suivants entre les idées : les rapports de corrélation ou de correspondance, les rapports de connexion et les rapports de ressemblance. Pour lui "les trois espèces de tropes — les métonymies, les synecdoques et les métaphores — «ont lieu» par ces trois sortes de rapports respectivement" [Riccœur, 1975, p. 77].

Par opposition avec Du Marsais et Reisig, Fontanier regarde les figures comme les écarts d'une expression directe, ordinaire et commune. Il va au-delà de Du Marsais en ce qu'il n'étudie et ne classe pas seulement les figures de mots, mais également les figures de pensée, c'est-à-dire il va du mot à la phrase et du sens des mots au sens des énoncés. A l'instar de Beauzée, il fait une distinction entre *sens littéral* et *sens spirituel* (sens usuel et sens occasionnel comme le dira plus tard Hermann Paul) :

"Le sens spirituel, sens détourné ou figuré d'un assemblage de mots, est celui que le sens littéral fait naître dans l'esprit par les circonstances du discours, par le ton de la voix ou par la liaison des idées exprimées avec celles qui ne le sont pas" [Fontanier, 1968, p. 58-59].

Comme ses collègues allemands, et influencé comme eux par la philosophie sémiotique d'un Locke, il voit une relation intime entre langage et pensée, entre mot et idée, et, il faut le souligner, entre perception, idée et mot. Il écrit :

"La pensée se compose d'idées, et l'expression de la pensée par la parole se compose de mots. (...) Nous verrons (...) ce que sont les idées en tant que représentées par les mots. Le mot idée (...) signifie, relativement aux objets vus par l'esprit, la même chose qu'*image* ; et relativement à l'esprit qui voit, la même chose que *vue* ou *perception*" [Fontanier, 1968, p. 41].

Les idées et les mots qui les expriment sont donc des images transposées de la réalité. Elles sont figures (*Bilder*) dès le début, comme le dira Gerber [1871-1874]. Cette origine figurative de la pensée et de la parole est esquissée dans ce que Fontanier écrit à propos des catachrèses et des figures propres. Fontanier distingue entre l'emploi quasi naturel, spontané et nécessaire des figures (catachrèses) responsable pour la construction du langage et l'évolution du langage, et l'emploi conscient et libre des figures pour dire quelque chose de nouveau, pour faire "image" (cf. [Febel, 1993]) :

"Les Tropes ont lieu, ou par nécessité et par *extension*, pour suppléer aux mots qui manquent à la langue pour certaines idées, ou par choix et par *figure*, pour présenter les idées sous des images plus vives et plus frappantes que leurs signes propres" [Fontanier, 1968, p. 57-58].

Après 1830, la sémantique historique explora le changement du sens fondé sur les processus catachrétiques de la métaphore et de la métonymie par exemple, en même temps que la rhétorique et la stylistique continuèrent à analyser l'usage poétique des tropes<sup>3</sup>. Des philosophes comme Gerber exploraient par contre les usages cataphoriques et poétiques des figures et le changement sémantique qui peut en résulter. Voyons maintenant dans quelle tradition rhétorique et philosophique Gerber a élaboré sa sémantique rhétorique intégrée.

<sup>3</sup>Pour un résumé des acquis faits en stylistique et rhétorique en Allemagne, la France et l'Angleterre, et des références supplémentaires, cf. Meyer [1930].

### 2. 3. Le Romantisme : aux sources d'un rhétoricisme affectif

Un rhétoricisme nouveau, fondé sur une philosophie nouvelle et sur l'axiome que l'écart est la norme se faisait sentir sous les égides du romantisme. Le romantisme amenait non seulement une transformation de la théorie et de la pratique littéraire, mais également une transformation de la philosophie et de la rhétorique.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle on peut observer, surtout en Allemagne, une transformation de la rhétorique à travers la pensée romantique. Cette rhétorique des passions et des sentiments fut pourtant un phénomène pan-européen. Rousseau avait écrit par exemple que : "Pour peu qu'on ait de la chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre" (Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, II, 16). Ce sont là les débuts d'une réflexion sur la métaphore fondée sur une distinction entre affectivité et intellect, entre passion et pensée, qui se retrouve encore dans les débats sur l'expressivité et le statut de la métaphore autour de Bally [1905] et Adank [1939] au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Le début de cette transformation de la rhétorique en esthétique et philosophie est marquée en Allemagne par la publication de la *Critique de la faculté de juger* de Kant en 1790. Kant y tentait de construire une esthétique rationaliste, centrée sur le concept du plaisir désintéressé (*interesseloses Wohlgefallen*). Ce concept fut pourtant employé comme levier pour révolutionner la philosophie rationaliste elle-même, en particulier par les efforts de Schlegel, Novalis, Hölderlin et Hegel (cf. [Schanze, 1993]). Le résultat en fut une subversion de la philosophie qui fut alors conçue comme étant gouvernée par l'esthétique en tant que science royale, et ayant comme objet principal non plus la raison ou la *Vernunft* mais l'imagination ou l'*Einbildungskraft*. L'image (*Bild*) remplace ici l'idée pure et la créativité remplace la rationalité.

Prenant non pas Kant, mais Fichte comme point de départ, et entraînée par la révolution qui se faisait en France, la philosophie allemande tournait de la théorie à la pratique et se faisait en particulier "rhétorique". Comme le disait Friedrich Schlegel, l'un des fondateurs de l'école romantique en Allemagne en 1798 dans ses écrits sur "la rhétorique infinie" :

“Es gibt eine materiale, enthusiastische Rhetorik, die unendlich weit erhaben ist über den sophistischen Mißbrauch der Philosophie (...). Ihre Bestimmung ist es, die Philosophie praktisch zu realisieren, und die praktische Unphilosophie und Antiphilosophie nicht bloß dialektisch zu besiegen, sondern real zu vernichten. Rousseau und Fichte verbieten auch denen, die nicht glauben, wo sie nicht sehen, dies Ideal für chimärisch zu halten” (Athenäums-Fragment Nr 137 ; cité par [Schanze, 1993, p. 66]).

[Il y a une rhétorique matérielle et enthousiaste qui transgresse infiniment l’abus sophistique de la philosophie (...). Il est de son destin de réaliser la philosophie de façon pratique, et de remporter la victoire sur la non-philosophie pratique et sur l’anti-philosophie, non pas seulement de façon dialectique, mais pour la détruire réellement. Rousseau et Fichte défendent à tous ceux qui ne croient pas ce qu’ils ne voient pas, de prendre cet idéal pour une chimère.]

Ce sont là des paroles révolutionnaires sur la rhétorique influencées directement par la rhétorique révolutionnaire. Cette nouvelle philosophie rhétorique et pratique se développait en même temps qu’une nouvelle philosophie du langage qui, elle aussi, se révoltait contre la philosophie abstraite et pure. Prenant son départ dans l’œuvre d’un Herder et Humboldt (cf. [Formigari, 1994]), la philosophie romantique du langage voulait montrer que le langage n’est pas le simple instrument pour l’expression de la pensée ; la pensée est plutôt assignée au langage.

La nouvelle philosophie rhétorique et la nouvelle philosophie du langage partageaient le point de vue que langage et pensée sont rhétoriques à part entière. Elles partageaient également le point de vue que langage et pensée sont rhétoriques dès l’origine — une perspective héritée de Vico qui avait donné à l’imagination une position centrale dans sa théorie de l’esprit humain. Vico avait écrit que pour comprendre des choses spirituelles, il nous faut employer notre imagination et nous devons, comme les peintres, en faire des images humaines (cf. [Danesi, 1990, p. 228]).

Comme le disaient Jean Paul et plus tard Gerber, le langage humain n’est qu’un tissu d’images verbales : le langage est *bildlich* (figuré, imagé) dès ses débuts et dans toutes ces manifestations. Et la pensée l’est donc également.

Mais l’œuvre d’un Gerber fut presque entièrement ensevelie par la deuxième vague d’idées rhétoriques et sémantiques développées pendant la période de l’historicisme.

### 3. La deuxième vague : l’historicisme

L’avènement de la linguistique historique et comparative au début du XIX<sup>e</sup> siècle coupait les liens entre le langage et l’esprit humain. Sous l’influence des sciences naturelles on commençait à analyser la langue en elle-même et pour elle-même comme organisme (phonique) quasi



biologique (cf. [Nerlich, en prép.]). Par conséquent, l'étude des figures de rhétorique, et avec elle l'étude du lien entre le langage, l'homme, l'esprit et la société, fut rejetée dans les études assez marginales de la spéculation philosophique, de la sémasiologie, et de la sémantique historique (cf. [Nerlich, 1992, 1996]). Ce fut ici que la métaphore et la métonymie resurgirent comme des instruments précieux et précis pour retracer les traces laissées par le mouvement de l'esprit humain dans les mots comme véhicules d'idées. Dans ces réflexions sémantiques aux marges de la linguistique historique, les leçons de la philosophie du langage, en particulier l'axiome que le langage *n'est pas* seulement une représentation de la pensée, furent oubliées. On se souvenait pourtant de la rhétorique traditionnelle et de quelques acquis de la rhétorique philosophique.

Entre 1822 et 1824, Reisig donnait des cours sur la linguistique du latin, des cours qui furent publiés après sa mort en 1839. Dans ces cours, il ajoutait la sémasiologie ou l'étude du sens à l'étude des formes et à l'étude des phrases. Il y déclarait :

“Die Grundlage der Ideenentwicklung in den Wörtern ist die Gedankenassociation in der Gemeinschaft der Vorstellungen. (...) Es sind gewisse Ideenassociationen unter den menschlichen Vorstellungen vorzüglich gebräuchlich, welche mit gewissen Ausdrücken bezeichnet die *Rhetorik* sich angeeignet hat, welche aber in gewisser Hinsicht auch in die Bedeutungslehre gehören, nämlich die *Synecdoche*, die *Metonymie* und die *Metapher*. So weit diese sogenannten Figuren auf das Ästhetische hinzielen, gehören sie allerdings der Rhetorik an, auch insofern sich Einzelne derselben bedienen ; *wofern aber in einer besonderen Sprache nach diesen Redefiguren sich ein Redegebrauch gebildet hat, der dem Volke eigen ist, so gehören diese Figuren hierher*” [Reisig, 1881-1890 (1839), 2, c'est nous qui soulignons].

[La base de l'évolution des idées dans les mots c'est l'association des pensées dans la communauté des représentations. (...) Il y a certaines associations d'idées qui sont privilégiées parmi les représentations humaines. On les a désignées par des expressions prises dans la *rhétorique*, mais on peut les employer également dans la sémasiologie, *notamment la synecdoque, la métonymie et la métaphore*. Si ces prétendues figures ont une intention esthétique elles appartiennent à la rhétorique, même si elles sont employées par un individu ; *mais si une façon de parler s'est développée dans des langues particulières et dans un peuple particulier, fondée sur ces figures de discours, elles nous intéressent ici.*]

Cette déclaration signalait le début de la sémasiologie allemande et plus souterrainement de la sémantique française, toutes les deux cherchant les lois intellectuelles qui sous-tendent le changement de sens aussi bien que la créativité sémantique dans le discours spontané et poétique. Comme le disait Chevallet en 1853 :

“La métaphore est un trope par lequel un mot, au lieu de l'objet, de la qualité ou du fait qu'il désigne au propre, arrive à désigner un autre objet, une autre qualité, un autre fait en vertu de la ressemblance que l'esprit aperçoit entre eux. Toute métaphore est fondée sur une comparaison qui est dans la pensée de celui qui a recours à cette figure” [1853-1857, p. 216].

“La métonymie est un trope par lequel un mot établi pour être le signe d’une idée est employé pour un autre mot exprimant une idée voisine de la première en vertu du rapport de proximité qui existe entre elles ; ce rapport est tel, que l’une des idées est réveillée dans l’esprit à propos de l’autre” [1853-1857, p. 224].

Depuis Aristote, on supposait que les associations parmi les idées sont gouvernées par les lois de la contiguïté (ce qu’on appelait longtemps la proximité, les correspondances ou la connexion), de la similarité (la ressemblance, la comparaison, l’analogie) et du contraste. On espérait donc trouver les principes pour expliquer le changement de sens (sens égalant idée) en reliant les figures (comme la métaphore, la métonymie et l’ironie) à ces principes d’association. On y ajoutait les principes “logiques” (ou “synecdochiques”) de la restriction, ou spécialisation du sens, et de l’extension, ou généralisation du sens (dans le premier cas c’est l’extension d’un concept ou d’un sens qui se rétrécit et son intension qui s’élargit ; dans le deuxième cas c’est l’extension qui s’élargit et l’intension qui se rétrécit), pour arriver à la quadruple distinction des mécanismes du changement sémantique que sont la métaphore et la métonymie, la généralisation et la spécialisation.

En France, et dans les pays francophones, l’héritage de Du Marsais assurait que la plupart des sémanticiens, comme Chevallet, Darmesteter, et Bréal, et plus tard Meillet, Nyrop et Esnault adopteraient tous une version de la sémantique qui ne perdrait jamais de vue le lien entre langage et société et langage et homme. En Allemagne, les sémasiologues comme Hecht, Heerdegen, Hey et Thomas, travaillant dans la lignée de Reisig, continuaient par contre pour la plupart à employer les figures comme la métaphore et la métonymie pour trouver des classifications assez stériles de différents types de changement de sens. La distinction classique des quatre mécanismes sémantiques fut canonisée par l’œuvre importante de Paul [1886]. En France, on trouve un bon exemple de ce type de classification dans l’œuvre d’un Clédat. Il écrit :

“On apprendra vite à connaître les conditions générales du développement des sens des mots. En les étudiant de près, on a pu réduire à quatre les procédés logiques de transformation. Ce sont d’abord l’«extension» et la «restriction» (...). D’autre part, il y a connexion logique entre la cause et l’effet, le tout et la partie, le contenant et le contenu, le signe et la chose signifiée, etc., et c’est par «connexion» qu’un même mot verre désignera une matière, un objet fait de cette matière et le contenu de cet objet (boire un verre d’eau). Enfin la «comparaison» est une source inépuisable d’acceptions nouvelles : une feuille de papier s’appelle ainsi par comparaison avec l’épaisseur de la feuille d’arbre, etc.” [Clédat, 1913, IX].

La restriction, l’extension, la métonymie et la métaphore furent les quatre “lois” classiques du changement sémantique et elles le sont encore aujourd’hui (cf. [Bruchmann, 1888 ; Geeraerts, 1997]).

#### 4. La troisième vague (oubliée) : le cognitivisme

Une perspective plus philosophique, donnant aux figures de rhétorique une place importante dans la formation mutuelle de la pensée et du langage, fut pourtant défendue par Gerber. Cette tradition de spéculation philosophique sur le sens des mots et la fonction des tropes, comme la métaphore et la métonymie, fut continuée en Allemagne par Biese [1893], Mauthner [1901-1902] et Cassirer [1923] par exemple (cf. [Meyer, 1930]). Nous nous concentrons ici sur Gerber.

Dans sa philosophie du langage, Gerber se fonde sur la philosophie kantienne et la rejette tout à la fois. Il veut suppléer "la critique de la raison pure" par une "critique du langage" et veut établir une nouvelle philosophie du langage et de la cognition comme phénomènes interreliés [Gerber, 1884, p. 190]. Il avait lu Kant, Fichte, Bernhãrdi, Reisig, Humboldt, Steinthal, Heyse, Lambert, Hamann et Herder, et maints autres philosophes et linguistes, comme par exemple l'article de Bréal sur la forme et la fonction des mots [Bréal, 1868]. Mais, curieusement, il n'est pas si au fait des développements de la sémantique après 1870.

Gerber analyse le langage de trois points de vue : comme art (esthétique), comme communication (philologie) et comme cognition (philosophie) (cf. [Gerber, 1884, 1ff ; Knobloch, 1988, p. 121]).

Gerber compare la représentation linguistique (*Darstellung*) (cf. [Nerlich, sous presse a]) à la représentation par d'autres arts comme la musique et la peinture. Pour Gerber, le lexique et la grammaire sont les instruments qui nous permettent de créer des œuvres d'art linguistiques dans nos actes de parole. Toutes les représentations linguistiques sont donc *bildlich*, "tropiques" ou "figuratives". Ce sont des images "peintes" par la parole avec l'aide des moyens de représentation fournis par la langue (le lexique et la grammaire).

Ces figures, ces "images", ne peuvent être comprises qu'en contexte, comme le dira plus tard Wegener [1885]. Dans l'évolution du langage, cette référence nécessaire au contexte pour comprendre les images disparaît peu à peu et les images deviennent les expressions appropriées de notre pensée qui sont comprises automatiquement. Les mots ont l'air d'être arbitraires, mais ils sont en fait motivés par ce processus de peinture linguistique sur l'écran contextuel. Le sens des mots a également l'air d'être bien défini, mais est en effet redéfini (repeint ou redessiné) chaque fois qu'un mot est posé et interprété dans un contexte donné.

"Alle Wörter sind Lautbilder und sind in bezug auf ihre Bedeutung an sich und von Anfang an Tropen. Wie ihr Ursprung ein künstlerischer war, so verändert sich auch ihre Bedeutung wesentlich nur durch künstlerische Intuition. Eigentliche Worte, d.h. Prosa giebt es in der Sprache nicht" [Gerber 1871-1874, p. 333].

[Tous les mots sont des images vocales et leur significations sont figurées dès le début. Leur origine est artistique aussi bien que le changement de sens

qui se fonde essentiellement sur une intuition artistique. Il n'y a pas de mots "propres", c'est-à-dire de la prose, dans le langage.]

Comme les mots et les phrases sont toujours des images, la distinction entre un emploi *propre* et un emploi *figuré* (*eigentlich, uneigentlich*) des mots disparaît. Chaque mot est la représentation imagée d'une image représentationnelle schématisée (cf. [Knobloch, 1986, p. 166]). On peut donc dire que la cognition, ce que Gerber appelle avec Kant *Verstand*, nous fournit les procédés de la schématisation des présentations et que les sons sont utilisés pour "peindre" ces représentations schématisées. Dans ce processus de "représentation" et de "sémantisation" ce n'est plus la faculté de cognition qui est principalement à l'œuvre, mais notre faculté d'imagination (*Einbildungskraft*). Et le pont entre cognition et imagination est établi par les schémas cognitifs.

Mais Gerber n'a pas seulement élaboré une théorie générale du langage comme œuvre d'art, il a essayé également de contribuer aux fondements théoriques à la sémantique historique inaugurée par Reisig [Gerber, 1885 (1871), I, p. 311]. Il objecte deux suppositions qui structureraient un nombre de traités sémasiologiques : (1) qu'il y ait une distinction entre sens *propre* et sens *figuré*, et (2) qu'il y ait une distinction entre sens *primitif* et sens *dérivé*. Comme le mot est "figuratif" dès son origine (et la phrase aussi d'ailleurs — Gerber parle de "figures grammaticales", etc.), on ne peut plus postuler un sens propre et déclarer que les autres sens d'un mot s'en écartent, on ne peut plus postuler un sens primitif et en dériver les autres sens par une "loi" sémantique quelconque [Gerber, 1885 (1871), p. 312]. Quoique rejetant la réduction des tropes aux mécanismes du changement sémantique, Gerber les discute à fond comme mécanismes de la créativité permanente du langage. Comme Beauzée, Fontanier et Reisig, Bernhardi [1801, 1803] avait distingué entre trois tropes principales : la synecdoque, fondée sur ce qu'il appelle la *subordination*, la métonymie, fondée sur ce qu'il appelle la *succession*, et la métaphore, fondée sur ce qu'il appelle *l'identité* (*Gleichheit*) (cf. [Meyer, 1930, p. 108]).

Gerber, qui continuait en quelque sorte la philosophie du langage d'un Bernhardi, fondait sa distinction entre ces trois tropes sur des traits différents : il écrit que la synecdoque se fonde sur la perception (*Anschauung*), la métonymie sur la réflexion (*Reflexion*) et la métaphore sur l'imagination (*Phantasie*). Il essaie donc de faire correspondre les trois types de tropes aux trois facultés mentales distinguées par Kant et autres. Comme Lambert, Gerber distingue donc en quelque sorte parmi trois niveaux sémantiques qui structurent le sémantisme des mots : la synecdoque, mode perceptuel de sémantisation, la métonymie, mode raisonné de la sémantisation, et la métaphore, mode imagé ou fantasmagorique de la sémantisation.

Mais, comme le dit Meyer (faisant écho à Biese) dans sa stylistique allemande : ni la *classification* de Bernhardt, ni celle de Gerber ont vraiment contribué au progrès dans les études sur les tropes, par contraste avec la *philosophie* du langage élaborée par Gerber lui-même selon laquelle la création et l'évolution du langage se fondent sur l'emploi continu des tropes. Cette esthétique du langage fut applaudie par les psychologues, les linguistes, et les philosophes de cette époque. Wundt souscrivit au point de vue esthétique adopté par Gerber [Wundt, 1886] ; Henry se référa positivement à Gerber et à "la doctrine connue qui voit dans les figures dites de rhétorique (...) l'essence même du langage et des mutations sémantiques" dans son compte rendu du livre de Darmesteter [Henry, 1887, p. 284] ; Nietzsche soutint que "la rhétorique est une continuation des moyens artistiques inhérents au langage" (cité par [Meyer, 1930, p. 5] ; Regnaud dit la même chose en France et vit, comme Renan, dans la métaphore un "procédé essentiel du langage" (cf. [Adank, 1939, p. 132] ; Müller propageait les mêmes idées en Angleterre ; et Biese, ayant lu Vico, Lambert, Gerber, Müller et Nietzsche (parmi d'autres) exprima cette conviction de l'époque dans une terminologie toute moderne : "Die Metapher ist daher kein poetischer Tropus, sondern eine ursprüngliche Anschauungsform des Denkens". La métaphore c'est "das eigentliche innerste Schema des Menschengesistes" [Biese, 1893, VI]4.

La corrélation entre tropes et mécanismes associatifs, comme la contiguïté et la similarité, postulée par de nombreux sémanticiens et rejetée par Meyer [1930, p. 109-110], s'insinuait pourtant de nouveau dans le traitement du changement sémantique dans l'œuvre d'un Wundt [1922, 1, 2, 438f ; cf. aussi Winkler, 1929 ; Elster, 1911] et dans d'autres théories psychologiques du langage. Comme le disait encore Adank en 1939 :

"Chaque figure peut être assimilée à un type d'association. En effet, si l'on peut caractériser une figure de mot comme la substitution d'un terme à un autre, c'est qu'elle est le résultat d'une opération préalable de l'esprit du sujet parlant ou d'une collectivité linguistique. Cette opération consiste à assimiler ou à associer deux concepts suivant les lois du *contraste* (ironie, antiphrase), de la *contiguïté* (métonymie, synecdoque, allusion), de la *ressemblance* (métaphore). Toutes les espèces de figures, si grand que soit leur nombre, sont réductibles à un type d'association" [Adank, 1939, p. 14].

## 5. Quatrième vague : les psychologismes

### 5. 1. L'associationnisme

En sémantique historique on se fondait sur la métaphore et la métonymie comme mécanismes du changement de sens, des mécanismes qui, eux-mêmes, furent aperçus comme étant fondés sur les lois de l'association entre idées. Ce type d'associationnisme avait été popularisé

<sup>4</sup>Je voudrais exprimer mes plus sincères remerciements à Mme Irmeli Helin qui m'a envoyé des pages de Biese de l'Université de Helsinki. La philosophie de la métaphore élaborée par Biese sera traitée plus à fond dans un autre article.

par Hume, Hartley, Brown, John Stuart Mill et Galton en Angleterre. En Allemagne cet associationnisme fut amalgamé avec la théorie mécaniste des représentations mentales élaborée par Herbart.

Mais l'empirisme et l'associationnisme anglais et la psychologie mécaniste d'un Herbart furent bientôt remplacés en psychologie par des théories psychologiques plus complexes, comme par exemple la psychologie expérimentale et volontariste d'un Wundt en Allemagne et la psychologie de l'activité mentale d'un Paulhan [1889] en France. Tous les deux développaient également des théories du sens et du changement de sens. Et pourtant, à travers l'étude *expérimentale* des associations entre les mots, l'associationnisme s'infiltrait de nouveau dans ces théories.

Wundt postulait donc de nouveau la métaphore et la métonymie comme des mécanismes associatifs fondés sur la similarité et la contiguïté. Paulhan par contre proposait une théorie pragmatique et contextuelle du sens qui allait au-delà des dichotomies simplistes proposées par Wundt (cf. [Nerlich, 1992, chap. 3. 10. 1.]). Et des développements nouveaux en psychologie concernant la pensée, le langage et le sens engendraient enfin d'autres théories de la métaphore et de la métonymie.

<sup>5</sup>Cf. Amin [1973].

### 5. 1. La psychologie de la Gestalt<sup>5</sup>

Une psychologie plus avancée de la métaphore, en effet une psychologie cognitive qui se rapproche des théories des espaces mentaux d'un Gilles Fauconnier, fut proposée par Bühler [1934] sous l'influence de la psychologie de la Gestalt et sa théorie de la perception. Là où les métaphérologues comme Richards et Black parlent d'*interaction* sémantique (cf. plus bas), et les métaphérologues modernes parlent de *blending* Bühler parle de *Sphärenmischung* dans un contexte d'une théorie gestaltiste de la perception et de notions introduites par Ehrenfels de la sur-sommativité et la sous-sommativité (cf. [Bühler, 1934, p. 348, p. 355]). Pour Bühler, la métaphore est à la base de toute conceptualisation. La philosophe française Hedwig Konrad publiait également un livre qui se tournait contre Wundt (et son étudiant Winkler) et adoptait le cadre bühlerien et gestaltiste pour une analyse psychologique de la métaphore [Konrad, 1939].

### 5. 2. Roudet : un nouveau cognitivisme

Un autre adversaire de Wundt fut le psycholinguiste Roudet [1921]. Il fut l'un des premiers à monter une critique contre une erreur fondamentale perpétuée par beaucoup de sémanticiens et psychologues du langage. Ceux-ci voyaient une relation métaphorique entre les *sens* des mots (ou ce qui fut regardé comme la même chose : l'*idée* attachée à un mot), au lieu

de voir que la relation métaphorique (et encore plus la relation métonymique) s'établit entre le signe et ce qu'il désigne (cf. [Koch, 1995, p. 39]).

Dans le passé, dit Roudet, les linguistes ont basé leurs classifications des différents types de changement de sens sur les figures comme la métaphore, fondée sur l'association par similarité et la métonymie, fondée sur l'association par contiguïté. La classification la plus populaire fut celle qui distingue entre métaphore, métonymie, généralisation et spécialisation. Roudet, comme les linguistes cognitifs modernes, critique cette classification parce qu'elle n'est pas homogène, étant donné que le premier couple de mécanismes se fonde sur des critères psychologiques et le deuxième sur des critères logiques. En plus, le dernier couple de mécanismes peut être le résultat du premier.

Roudet s'oppose également à la classification populaire de Wundt qui avait fait une distinction entre les changements sémantiques réguliers et collectifs et les changements singuliers et spontanés (la métaphore apparaît chez Wundt sous les deux rubriques, on pourrait dire comme catachrèse et comme mécanisme poétique). Pour Roudet, tout changement de sens commence avec l'individu, avec ce qu'il appelle selon Bergson, un "effort d'expression", et se répand par imitation. Et comment l'individu crée-t-il le sens dans cet effort d'expression? Il le crée en exploitant, comme chez Lambert et Gerber, deux systèmes sémiologiques : le système linguistique et le système conceptuel.

Il y a selon Roudet deux niveaux de cognition interreliés : d'une part il y a le système des images vocales qui sont liées entre elles par des associations syntagmatiques et paradigmatisques (la langue, selon Saussure) ; d'autre part il y a le système des images d'objets ou d'idées liées entre elles par les associations de ressemblance et de contiguïté. Le système de la langue ne recouvre jamais entièrement le tissu des images d'objets et d'idées ; nos besoins communicatifs dépassent toujours le système de la langue. C'est pourquoi nos efforts d'expression ne résultent pas toujours d'un "simple rappel d'un mot, mais (...) [d'] un emprunt, une création nouvelle, ou (...) [d'] un changement sémantique" [Roudet, 1921, p. 689].

Dans ses efforts d'expression le locuteur a en effet le choix entre quatre solutions : se souvenir du mot approprié, emprunter un mot d'une autre langue (ou registre), créer un mot nouveau par combinaison, et finalement, changer le sens d'un mot [Roudet, 1921, p. 639]. Mais que sont les conditions psychologiques de ces innovations sémantiques ? Pour répondre à cette question, il faut analyser de nouveau les deux systèmes : le système des signes et le système des idées. Le changement sémantique résulte d'une action de l'un sur l'autre :

"Ou bien l'idée s'exprime par un mot signifiant une autre idée associée à la première par contiguïté ou par ressemblance. Dans ce cas, *le mot glisse d'une signification à l'autre.*

Ou bien l'idée signifiée par un mot passe à un autre mot associé au premier par des rapports syntagmatiques ou associatifs. Ici, *c'est la signification qui glisse d'un mot à l'autre*" [Roudet, 1921, p. 689].

Le résultat du premier de ces processus c'est la création des métaphores et des métonymies. Des changements de sens peuvent en résulter *in the long run*.

Ces réflexions de Roudet furent poursuivies par Ullmann, mais elles ont également influencé la sémantique historique à base cognitive développée par Koch [1987 ; 1995].

### 5. 3. Bally : le retour des émotions

Comme chez Roudet la philosophie bergsonnienne prit la place de la psychologie wundtienne dans le développement d'une "stylistique" moderne par Bally en Suisse. Bally employait lui aussi le terme saussurien d'associations (paradigmatiques) mais amalgamait cette conception sémiotique d'association avec la conception psychologique de l'association, pour étudier toutes sortes d'associations dans une linguistique de la parole. Par opposition à Saussure, Bally étudiait le langage du point de vue de son usage en contexte et par des locuteurs doués non seulement d'intelligence mais de passions. Le psychologisme linguistique et affectif de Bally fut la source d'autres traitements de la métaphore comme phénomène *affectif* contrastant avec l'usage *intellectuel* du langage (e. g. [Adank, 1939]). Cette dichotomie fonctionnelle du langage, comme ayant ou bien une fonction affective ou bien une fonction intellectuelle, trouvant sa source dans le rhétoricisme affectif, fut très répandue dans la littérature de l'époque, et se retrouve encore par exemple dans le titre du livre de Lakoff et Turner : *More than Cool Reason*.

## 6. La fusion de trois vagues

Cette longue tradition de la sémantique philosophique, historique et psychologique se terminait avec, ou fut interrompue après, l'œuvre d'un Ullmann qui fondait sa célèbre classification des types de changements sémantiques sur la distinction, devenue traditionnelle, entre métaphore et métonymie, entre similarité et contiguïté, aussi bien que sur les distinctions introduites par Saussure entre paradigme et syntagme et entre signifié et signifiant. Il déclarait en 1962 "qu'une langue sans métaphore et métonymie est inconcevable : ces deux facteurs sont inhérents à la structure fondamentale de la parole humaine" [Ullmann, 1962].



### 7. Cinquième vague : le structuralisme

Les années 50 et 60 du XX<sup>e</sup> siècle furent marquées par un rejet de la sémantique au profit de la syntaxe sous l'influence du "structuralisme" américain. Mais avant d'en venir au renouveau des recherches sémantiques et rhétoriques dans les années 70, on doit analyser une autre vague d'influences rhétoriques issue de la linguistique structuraliste européenne.

En 1916 fut publié le *Cours de linguistique générale* de Saussure qui ouvrait de nouvelles perspectives pour l'étude du langage humain comme système de signes reliés entre eux (comme on l'a vu déjà chez Roudet et Bally). Pour Saussure, la force sémantique des signes ne réside ni dans l'objet que ceux-ci signifient ni dans l'idée avec laquelle ils sont associée, mais dans les *relations* qu'ils entretiennent avec les *autres* signes dans le système d'une langue. C'est la structure linguistique qui est la fondation du sémantisme des mots et non pas la cognition.

L'approche structuraliste obtenait d'abord les meilleurs résultats dans le domaine de la phonologie avec l'analyse des phonèmes en traits distinctifs. Ces succès incitèrent les sémanticiens à trouver des principes sémantiques analogues. La recherche des traits distinctifs en sémantique, des sèmes, etc. commençait. En même temps le "relationnisme" sémiologique d'un Saussure et la psychologie gestaltiste avaient montré la voie vers une sémantique des *champs* sémantiques et des champs conceptuels, plus tard amalgamée avec la sémantique structurale, et aujourd'hui annexée à la sémantique cognitive.

Le *Cercle Linguistique de Prague* qui avait contribué énormément aux recherches des traits phonologiques, et par là même sémantiques, s'appliqua aussi cependant à rechercher des principes sémantiques plus globaux. Ce fut à travers son œuvre sur la poétique et ses recherches dans le domaine de l'aphasie que Jakobson popularisait la métaphore et la métonymie comme principes du sens. Ainsi, il dégagait une autre vague d'influence de la rhétorique sur la sémantique [Jakobson, 1956a et b]. Contre quelques structuralistes radicaux qui étudiaient (comme les linguistes historico-comparatifs avant eux) la langue en elle-même et pour elle-même, la poétique de Jakobson révendiquait de nouveau la créativité des hommes en tant que sujets parlants, employant le langage pour des fonctions diverses. Mais il faut dire qu'en fin de compte les définitions jakobsonniennes de la métaphore (comme mécanisme paradigmatique fondé sur la similarité) et de la métonymie (comme mécanisme syntagmatique fondé sur la contiguïté) (cf. [Albertelli, 1985]), et avant tout la confusion entre contiguïté syntagmatique et contiguïté référentielle, obscurcissaient plutôt qu'éclairaient l'étude de la fonction fondamentale de ces figures dans la communication et la cognition.

## 8. Sixième vague : le retour du rhétoricisme et du psychologisme

### 8. 1. La nouvelle rhétorique

Ce défaut ne diminuait point la force de leur influence, surtout dans les débats sémantiques et sémiologiques dans les pays francophones, où la rhétorique, après avoir été refoulée sous l'influence du "syntactisme" formaliste d'un Chomsky, pris un nouvel essor vers les années 1970. Cette renaissance de la rhétorique fut marquée par la publication des œuvres du Groupe  $\mu$  sur la *Rhétorique Générale*, de Le Guern et Henry sur la métaphore et la métonymie, et de Ricœur, Todorov et Genette sur la métaphore, les figures et les symboles. Tous soulignaient le lien direct qui mène de Du Marsais et de Fontanier (dont l'œuvre fut rééditée par Genette en 1968) à leurs propres recherches. Comme le disait Genette dans son introduction à Fontanier : "Il est peu d'héritages qui nous concernent plus directement et dont il soit plus urgent de dresser l'inventaire" [Fontanier, 1968, p. 6]. Mais ces chercheurs francophones apportaient également des éléments nouveaux à la "tropologie", en particulier l'analyse des sèmes et le concept d'isotopie élaborée dans le contexte de la sémiotique greimassienne.

C'était également dans les années 1970 que Ricœur commençait sa réhabilitation de la métaphore, du discours, du texte et du sujet parlant à l'intersection du structuralisme, de la phénoménologie, de l'herméneutique, et de la théorie des actes de langage. Ricœur fut initié à la linguistique moderne par Benveniste. C'est Benveniste qui lui avait fait apercevoir la différence entre les deux linguistiques, celle de la langue (la sémiotique) et celle du discours (la sémantique). Celles-ci s'adressent à deux niveaux différents du langage et reposent sur deux sortes d'unités : d'une part les signes, d'autre part les phrases ou énoncés, ce que Ricœur appelle aussi la désignation et la prédication. En tant que signe sémiotique le mot a des sens multiples, il a accumulé un "capital sémantique". Dans la phrase le mot devient porteur de sens et il a une référence. Ricœur analyse donc la dialectique entre plurivocité sémiotique et l'univocité sémantique ou pragmatique. Dans la perspective sémiotique le mot est symbole, dans la perspective sémantique il devient l'objet d'une herméneutique du discours et d'une herméneutique du texte. C'est dans une perspective herméneutique que nous pouvons faire sens des textes et des discours, et cela avant tout quand le langage est employé de façon créatrice, métaphorique. Faisant écho à Roudet, Ricœur écrit :

"Une innovation sémantique est une manière de répondre de façon créatrice à une question posée par les choses ; dans une certaine situation de discours, dans un milieu social donné et à un moment précis, quelque chose demande à être dit qui exige un travail de parole, un travail de la parole sur la langue, qui affronte les mots et les choses. Finalement l'enjeu est une nouvelle description de l'univers des représentations" [Ricœur, 1975, p. 161].

C'est dans l'interstice de la langue, de la parole et des choses que nous créons les métaphores, et, dit Ricœur, les métonymies. Contre Jakobson qui avait fait des métonymies un mécanisme de la langue au niveau syntagmatique et contre Le Guern qui avait au moins essayé de lier la métonymie à la référence, Ricœur écrit :

"Le rôle de la référence se vérifie dans le travail d'interprétation d'un message contenant une métonymie ; pour le comprendre il faut toujours recourir à une information fournie par le contexte et interpoler cette information dans l'énoncé qui apparaît alors comme une ellipse" [Ricœur, 1975, p. 231].

Exemple classique : "Tu veux un verre [de vin] ?"

Dans ces actes de signification et d'interprétation contextuelles nous travaillons sur le système des signes et sur le système des représentations. Ces actes, de par l'intentionnalité du locuteur et l'interprétation de l'auditeur, chargent les valeurs sémiotiques des signes toujours d'un surplus de sens, d'un surplus métaphorique :

"If we can incorporate the surplus of meaning of metaphors into the domain of semantics, then we will be able to give the theory of verbal signification its greatest possible extension" [Ricœur, 1976, p. 54].

[Si l'on pouvait incorporer le surplus de la signification des métaphores dans le domaine sémantique, nous serions capable de donner à la théorie de la signification verbale sa plus grande extension.]

Cette intégration du surplus de la signification apportée par les métaphores dans une théorie du sens avait déjà été la tâche pour une nouvelle sémiotique rhétorique envisagée par Lambert et elle l'est toujours pour la nouvelle rhétorique structuraliste de souche française, pour la nouvelle rhétorique de souche anglo-saxonne, et pour la rhétorique cognitive moderne.

## 8. 2. La «new rhetoric»

Les années 1970s furent également un temps de réveil rhétorique en Angleterre et aux Etats-Unis, où le philosophe du langage Black d'une part et la *new rhetoric* (Burke, Weaver) (cf. [Holoher, 1996]) d'autre part continuaient les pensées d'un Campbell et d'un Richards sur la "philosophie de la rhétorique". Dans cette conception anglo-américaine de la nouvelle rhétorique on insistait de nouveau, comme les rhétoriciens du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur la valeur *sociale* et *pratique* de la rhétorique, on insistait également sur le fait que la métaphore est une forme constitutive du langage *et* de la pensée (cf. section 2. 3.). La métaphore n'est plus regardée ni comme un simple décor ni comme une simple substitution

d'un signe par un autre (plus expressif), mais comme le moyen par excellence de la communication. On se détournait donc de la théorie de la métaphore comme *substitution*, soutenue encore par Jakobson [Jakobson, Halle, 1956, p. 60], pour explorer de nouveau l'*interaction* fondamentale entre les idées et les mots :

"In the simplest formulation, when we use a metaphor we have two thoughts of different things active together and supported by a single word or phrase, whose meaning is a resultant of their interaction" [Richards, 1936, p. 93].

[Exprimé de façon très simple : quand nous employons une métaphore nous activons deux pensées de deux choses différentes, liées par un seul mot ou une seule phrase, et la signification résulte de leur interaction.]

La métaphore c'est "a borrowing between and intercourse of thoughts. (...). Thought is metaphoric (...) and the metaphors of language derive therefrom" [Richards, 1936, p. 94] [un va-et-vient, une réciprocité entre pensées. (...) La pensée est métaphorique (...) et les métaphores linguistiques en dérivent]. De nouveau, pensée et langage sont regardés comme rhétoriques à part entière.

Richards (cf. [Bilsky, 1952]) voit cette interaction métaphorique comme s'établissant entre deux complexes de représentations qu'il appelle *tenor* et *vehicle*. Black voit l'interaction comme s'établissant entre des phénomènes linguistiques : le *focus* et le *frame* ou le mot et le contexte [Black, 1962, p. 39]. La compréhension de la métaphore se fonde sur la compréhension de l'interaction textuelle, supportée par la référence à l'horizon d'un savoir culturel commun, partagé par des interlocuteurs engagés dans une interaction discursive.

Ce ne fut donc pas par hasard qu'en 1971 Warren Shibles publia la première bibliographie synthétique de la littérature [1971] qui s'était accumulée autour du sujet de la métaphore dans les années 60 et 70 (cf. également [Ortony, 1979])<sup>6</sup>.

<sup>6</sup>En Allemagne ces deux nouvelles rhétoriques furent discutées à fond, mais on contribuait également à une recherche nouvelle sur la métaphore par des articles comme, par exemple, celui de Weinrich [1967], et celui de Blumenberg [1960], parmi beaucoup d'autres.

### 9. La sixième vague : le retour du rhétoricisme, de l'historicisme, du cognitivisme, et du psychologisme

Finalement, les années 1970 furent marquées par un sentiment de malaise parmi les linguistes qui commençaient à reconnaître le vide sémantique et pragmatique laissé par la grammaire générative. Ils redécouvrirent peu à peu les aspects fonctionnels, pragmatiques, et finalement rhétoriques du langage humain (cf. [Nerlich, Clarke, 1996]). C'est donc au début des années 1980 que Lakoff et Johnson, l'un générativiste désillusionné, l'autre jeune philosophe, publièrent leur livre important *Metaphors We Live By* [Lakoff, Johnson, 1980]. Ce livre

déclencha une révolution de la linguistique sous le nom de linguistique cognitive.

L'axiome fondamental de cette sémantique ou rhétorique cognitive est le suivant : il existe d'une part des métaphores conceptuelles, comme par exemple, *argument is war* [Lakoff, Johnson, 1980, p. 4], selon laquelle le concept de l'argument est structuré par le concept de la guerre (interaction entre les "idées"). Cette métaphore conceptuelle nous donne d'autre part des schémas (que les auteurs appellent également des *experiential Gestalts*, fondés eux-mêmes sur nos expériences corporelles, culturelles et historiques) pour parler des arguments. Dans nos discours sur les arguments nous nous servons donc de ces schémas pour structurer nos paroles. Nous employons des expressions métaphoriques, comme par exemple : "Ta réponse a napalmisé mon argument" (interaction entre les mots).

Ces auteurs développent donc une nouvelle architecture cognitive et sémantique. Il y a d'abord ce que Johnson appelle les structures préconceptuelles des images schématisées, comme le contenu pour le contenant, la partie pour le tout etc., dérivées elle-mêmes de notre expérience du corps et de l'espace. Puis il y a les métaphores conceptuelles fondées sur ces schémas, comme par exemple l'*argument c'est la guerre*. Et finalement il y a les métaphores linguistiques créées dans le discours actuel et fondées sur ces schémas préconceptuels et ces métaphores conceptuelles.

C'est là une nouvelle réponse à la question fondamentale qui préoccupe toute sémiologie et toute sémantique, à savoir : d'où vient le sens des mots ? Comme on l'a vu, la distinction entre les deux niveaux de la "métaphore" — le niveau conceptuel ou cognitif ou interne, et le niveau expressif ou externe — se trouve déjà préconceptualisée dans les théories de la métaphore d'un Lambert, mais on la trouve également dans les théories de la métaphore proposée par Wegener [1885] et Mauthner [1901-1902], toutes fondées en dernière analyse sur la philosophie de la rhétorique proposée par Aristote et la philosophie sémiotique d'un Locke (cf. [Nerlich, Clarke, en prép.]).

Comme Lakoff, Johnson, Turner et les autres linguistes cognitifs, ces philosophes du langage avaient postulé une relation intime entre langage et pensée, entre concepts et mots. Ils ont montré que les métaphores et les métonymies se trouvent partout dans le langage (poétique aussi bien qu'ordinaire) et que ces "figures", ces "tropes", ces "images" sont à la base même de notre pensée.

## 10. Conclusion

Dans cet article on a essayé de montrer que les théories du sens et les théories de la signification, depuis la sémasiologie jusqu'à la sémantique

cognitive, et depuis la sémiologie d'un Lambert jusqu'à la sémiotique cognitive, ont leurs sources non seulement dans la sémantique historique et psychologique (cf. [Geeraerts, 1993, 1997]), mais également dans une philosophie rhétorique et sémantique, dans une rhétorique sémantique et philosophique, et dans une sémantique rhétorique et philosophique, qui toutes les trois se sont développées depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*(Université de Nottingham  
Department of Psychology)*

Références

ADANK (H.)

1939, *Essai sur les fondements psychologiques et linguistiques de la métaphore affective*, Genève, Ed. Union.

ADELUNG (J. C.)

1798, "Metapher", *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der Hochdeutschen Mundart*, dritter Theil, von M-Scr. 2, vermehrte und verbesserte Ausgabe, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

ALBERTELLI (P.)

1985, "On Metaphor and Metonymy in Jakobson", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 39, p. 111-120.

AMIN (J.)

1973, *Assoziationspsychologie und Gestaltpsychologie, Eine problemgeschichtliche Studie unter besonderer Berücksichtigung der Berliner Schule*, Bern, Frankfurt-a.-M., Peter Lang.

AUROUX (S.)

1995, "The Semiological Sources of Semantics", *Historical Roots of Linguistic Theories*, éd. par Lia Formigari, Daniele Gambarara, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, p. 221-231.

BALLY (C.)

1905, *Précis de Stylistique : esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne*, Genève, Engelmann.

BEAUZÉE (N.)

1783, Article «Tropes» de *l'Encyclopédie*, t. XVI, p. 698.

BERNHARDI (A. F.)

1801, *Sprachlehre*, erster Theil : *Reine Sprachlehre*, Berlin, Frölich (repr. Hildesheim-New York, Olms, 1973.)

1803, *Sprachlehre*, zweiter Theil : *Angewandte Sprachlehre*, Berlin, Frölich (repr. Hildesheim-New York, Olms, 1973.)

BIESE (A.)

1893, *Die Philosophie des Metaphorischen, in Grundlinien dargestellt*, Hamburg und Leipzig, Leopold Voss.

BILSKY (M.)

1952, "I. A. Richards' Theory of Metaphor", *Modern Philosophy*, n° 50, 130-137.

BLACK (M.)

1962, *Models and Metaphors : Studies in Language and Philosophy*, second printing, Ithaca (New York), Cornell University Press, 1963.

BLUMENBERG (H.)

1960, "Paradigmen zu einer Metaphorologie", *Archiv für Begriffsgeschichte*, vol. 6 (reprod. partiellement in *Theorie der Metapher*, éd. par Hans Haverkamp, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgemeinschaft, p. 285-315).

BRÉAL (M.)

1868, *Les Idées latentes du langage*, leçon faite au Collège de France pour la

réouverture du cours de grammaire comparée, le 7 déc. 1868, Paris, Hachette. (Bréal 1995 : 184-213.)

1897, *Essai de sémantique : science des significations* (réimpr. de la 4<sup>e</sup> éd., Paris, Gérard Monfort, 1924).

BRUCHMANN (K.)

1888, "Schemata des Bedeutungswandels", *Psychologische Studien zur Sprachgeschichte*, 306ff.

BÜHLER (K.)

1934, *Sprachtheorie : die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Fischer.

CASSIRER (E. A.)

1923, *Philosophie der symbolischen Formen*, erster Teil : *Die Sprache*, Oxford, Bruno Cassirer. (2nd ed. 1954.)

CHEVALLET (A[bin d'Abel] de)

1853-1857, *Origine et formation de la langue française*, 2 parties en 3 vols., Paris, Dumoulin (Imprimerie Impériale). (Seconde éd. [revue de Chevallet et, après sa mort, par sa femme] 1858.)

CLÉDAT (L.)

1913, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 9<sup>e</sup> éd. revue, Paris, Hachette.

CONLEY (T. M.)

1990, *Rhetoric in the European Tradition*, New York-London.

DANESI (M.)

1990, "Thinking is Seeing : Visual Metaphors and the Nature of Thought", *Semiotica*, 80-3/4, p. 221-237.

DOUAY-SOUBLIN (F.)

1990, "Non, la rhétorique française, au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'est pas «restreinte» aux tropes", *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 12, n° I, p. 132-132.

Du MARSAIS (César Chesneau de)

1757 (1730), *Des tropes ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Paris, chez David. (1<sup>st</sup> ed. Paris, Brocas, 1730.) (5<sup>th</sup> rev. ed. and augm. by M. l'Abbé Sicard, Paris, Laurens, an XI [1803]).

ELSTER (E.)

1911, *Prinzipien der Literaturwissenschaft*, 2 Bde, Halle a. d. S., Niemeyer.

FAHNESTOCK (J.)

sous presse, *Figures of Argument : Studies in the Rhetoric of Science*, New York, Oxford University Press.

FEBEL (G.)

1993, "Pierre Fontanier zwischen Restauration und Romantik", in *Rhetorik : ein Internationales Jahrbuch*, éd. par Joachim Dyck, Walter Jens, Gert Ueding, vol. 12, "Rhetorik im 19. Jahrhundert", Tübingen, Niemeyer, p. 12-21.

FONTANIER (P.)

1968, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.



FORMIGARI (L.)

1993, *Signs, Science and Politics : Philosophies of language in Europe 1700-1830*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.

1994, *La Sémiotique empiriste face au kantisme*, Liège, Mardaga.

GEERAERTS (D.)

1993, "Des deux côtés de la sémantique structurale : sémantique historique et sémantique cognitive", *Histoire Epistémologie Langage*, «Histoire de la sémantique», vol. 15, n° 1, p. 111-130.

1997, *Diachronic Prototype Semantics : A contribution to historical lexicology*, Oxford University Press.

GERBER (G.)

1871-1874, *Die Sprache als Kunst*, 2 Bde. (Bd. 2 in zwei Teilen), Bromberg, Heyfelder (2nd ed. 1885, reprint Hildesheim, Olms, 1961.)

1884, *Die Sprache und das Erkennen*, Berlin, Gaertner.

1885 (1871), *Die Sprache als Kunst*, erster Band, zweite (erweiterte) Auflage, Berlin, Gaertner.

HENRY (V.)

1887, "Compte rendu de Arsène Darmesteter", *La Vie des mots*, Paris, Delagrave, *Revue Critique*, p. 282-285.

HÜLZER (H.)

1987, *Die Metapher : Kommunikationssemantische Überlegungen zu einer rhetorischen Kategorie*, Münster, Nodus.

JAFFÉ (S.), éd.

(sous presse), *Rhetoric Old and New*, Chicago University Press.

JAKOBSON (R.)

1956a, "The Metaphoric and Metonymic Poles", p. 76-82, *Fundamentals of Language*, éd. par R. Jakobson et M. Halle, Gravenhage, Mouton and Co.

1956b, "Two Aspects of Language and Two Types of Aphasic Disturbances", p. 95-120, *Language in Literature*, éd. par K. Pomorska et S. Rudi, Cambridge (Mass.), London (England), The Belknap Press of Harvard University Press, 1983.

1975, *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique*, Bloomington, Indiana University Press.

JAKOBSON (R.), HALLE (M.)

1956, *Fundamentals of Language*, S. Gravenhage, Mouton and Co.

KNOBLOCH (C.)

1986, "Zeichen und Bild bei Gustav Gerber und Ludwig Noiré : Ein Beitrag zur Geschichte der Semantiktheorie im 19. Jahrhundert", *Geschichte und Geschichtsschreibung der Semiotik : Fallstudien ; Akten der 8. Arbeitstagung des Münsteraner Arbeitskreises für Semiotik*, Münster (2-3/10/1985), éd. par K. D. Dutz et P. Schmitter, Münster, MAkS-Publikationen, p. 163-80.

1988, *Geschichte der psychologischen Sprachauffassung in Deutschland von 1850 bis 1920*, Tübingen, Niemeyer.

1997, Compte rendu de B. M. Velichkovsky et D. M. Rumbaugh, éd., *Communicating Meaning : The evolution and development of language*, Mahwah, New Jersey, Lawrence Erlbaum, *Sprache & Kognition*, vol. 16, n° 2, p. 127-131.

## KOCH (P.)

1987, "Similarität und Kontiguität : zwei fundamentale Relationen in der Sprache und im Sprechen", Habilitationsvortrag.

1995, "Der Beitrag der Prototypentheorie zur Historischen Semantik : eine kritische Bestandsaufnahme", *Romanistisches Jahrbuch*, n° 46, p. 27-46.

## KONRAD (H.)

1939, *Étude sur la Métaphore*, Paris, Lavergne, Vrin, 1959.

## LAKOFF (G.), JOHNSON (M.)

1980, *Metaphors We Live By*, University of Chicago Press.

## LAKOFF (G.), TURNER (M.)

1989, *More Than Cool Reason*, University of Chicago Press.

## LAMBERT (J. H.)

1764, *Philosophische Schriften*, hrsg. v. Hans-Werner Arndt. Bd.I/II : *Neues Organon oder Gedanken über die Erforschung und Bezeichnung des Wahren und dessen Unterscheidung vom Irrthum und Schein*, Reprographischer Nachdruck der Ausgabe, Leipzig, bey Johann Wendler, 1764, Hildesheim, Georg Olms, 1965.

## Le GUERN (M.)

1973, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse.

## LOCKE (J.)

1689, *Essay on Human Understanding*, éd. par P. H. Nidditch, Oxford University Press, 1975 (First ed. 1689 ; 5<sup>th</sup> ed. 1706).

## MAUTHNER (F.)

1901-1902, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, 3 Bde, erster Band : *Zur Sprache und zur Psychologie* ; zweiter Band : *Zur Sprachwissenschaft* ; dritter Band : *Zur Grammatik und Logik*, 2. Aufl., ungekürzte Ausgabe, Frankfurt-a.-M., Berlin, Wien, Ullstein, 1982.

## MEYER (R. M.)

1930, *Deutsche Stilistik*, Dritte, unveränderte Auflage, München, C.H. Beck.

## NERLICH (B.)

1996, "Un chaînon manquant entre rhétorique et sémantique : l'œuvre d'Auguste de Chevallet", *Travaux de Linguistique*, «Langue et linguistique : mouvements croisés et alternés (1790-1860)», n° 33, p. 115-131.

1992, *Semantic Theories in Europe, 1830-1930*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

sous presse a, "Linguistic Representation as *Darstellung* : From Bernhardi to Bühler", *Il cannocchiale : rivista di Studi Filosofici*.

sous presse b, "Synecdoche : A Tope, a Whole Trope, and Nothing but a Trope ?", *Tropical Truth*, éd. par N. Norrick and A. Burkhardt, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

en prép., "Nineteenth-century French Semantics in the Context of New Developments in the Arts and Sciences", *French Studies*.

## NERLICH (B.), CLARKE (D. D.)

1996, *Language, Action, and Context : The Early History of Pragmatics in Europe and America, 1780-1930*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

en prép., "Blending the Past and the Present : Reflections on Conceptual and Linguistic Integration in Linguistics and Psychology", *LOGOS, Journal of General Linguistics and Language Theory*. (Special issue : «Current Trends in Semantics : Theoretical and Empirical Perspectives»).

ORTONY (A.), ed.

1979, *Metaphor and Thought*, Cambridge University Press.

PAUL (H.)

1886, *Prinzipien der Sprachgeschichte*, 2<sup>nd</sup> rev. éd. Halle a. d. S., Niemeyer.

PAULHAN (F.)

1889, *L'Activité mentale*, Paris, Alcan.

PLETT (H.), ed.

1977, *Rhetorik : Kritische Positionen zum Stand der Forschung*, München, Fink.

1996, *Die Aktualität der Rhetorik*, München, Fink.

REISIG (C. K.)

1881-1890 (1839), *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft*, Mit den Anmerkungen von Friedrich Haase, 3 vols., Berlin, Calvary.

RICHARDS (I. A.)

1936, *The Philosophy of Rhetoric*, second printing, New York, Oxford University Press, 1950.

RICŒUR (P.)

1975, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil.

1976, *Interpretation Theory : Discourse and the Surplus of Meaning*, Forth Worth, Texas Christian University Press.

ROUDET (L.)

1921, "Sur la classification psychologique des changements sémantiques", *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 18, p. 676-692.

SCHANZE (H.)

1993, "Transformationen der Rhetorik : Wege der Rhetorikgeschichte um 1800", p. 60-72, in *Rhetorik, Ein Internationales Jahrbuch*, éd. par J. Dyck, W. Jens, G. Ueding, vol. 12, "Rhetorik im 19. Jahrhundert", Tübingen, Niemeyer, .

SCHLIEBEN-LANGE (B.), WEYDT (H.)

1988, "August Ferdinand Bernhardt (1770-1820)", *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 10, I, p. 91-100.

SCHMITZ (H. W.)

1985, "Die durchgängige Tropisierung der Sprache. Über einen Aspekt von «Zeichen im Wandel»", *Historiographia Semioticae : Studien zur Rekonstruktion der Theorie und Geschichte der Semiotik*, éd. par Klaus D. Dutz, P. Schmitter, Münster, MAkS Publikationen, p. 241-270.

SHIBLES (W. A.)

1971, *Metaphor : An Annotated Bibliography and History*, Whitewater, Wisconsin, The Language Press.

SWIGGERS (P.)

1989, "Le Fondement cognitif et sémantique de l'étymologie chez Turgot", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 43, p. 79-89.

TODOROV (T.)

1977, *Théories du symbole*, Paris, Éditions du Seuil.

TURGOT (A. R. Jacques, baron de l'Aulne)

1756, Article «Étymologie» pour l'*Encyclopédie*, t. VI, p. 98-111.

ULLMANN (S.)

1962, *Semantics*, Oxford, Blackwell.

UNGEHEUER (G.)

1980, "Lamberts semantische Tektonik des Wortschatzes als universales Prinzip", p. 87-93, *Wege der Universalienforschung. Sprachwissenschaftliche Beiträge zum 60 : Geburtstag von Hansjakob Seiler*, éd. par G. Brettschneider, C. Lehmann, Tübingen, Gunter Narr.

WEGENER (P.)

1885, *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*, Halle a. d. S., Niemeyer.

WEINRICH (H.)

1967, "Semantik der Metapher", *Folia Linguistica, Acta Societatis Linguisticae Europaeae*, t. 1, p. 3-17.

WINKLER (E.)

1929, *Grundlegung der Stilistik*, Bielefeld, Velhagen and Klasing.

WUNDT (W.)

1886, Compte rendu de Gerber (1884), *Literarisches Centralblatt*, n° 8, p. 292-309.

1922, *Völkerpsychologie*, Bd. I, erster Teil, Bd. 2, zweiter Teil : *Die Sprache*. Vierte unveränderte Auflage, Leipzig, Kröner (Première éd., 1900).